

Oublier Klara

Du même auteur chez À vue d'œil :

*Soudain, seuls*

Isabelle Autissier

# Oublier Klara



© Éditions Stock, 2019.

© À vue d'œil, 2019, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0369-7

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](https://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

# IOURI

## Retour à Mourmansk

C'était l'heure sublime.

Iouri n'avait pas demandé une place au hublot, mais l'avion était loin d'être plein et il s'y était glissé. Il savait qu'il serait incapable de lire ou de se concentrer sur quoi que ce soit. Mieux valait regarder le paysage qui agissait comme une hypnose apaisante. Huit mille mètres sous lui s'étendait un blanc sans fin, à peine tranché, çà et là, d'une route sombre, dont on ne pouvait dire où elle conduisait. Les lacs gelés renvoyaient un éclat bleuté, la forêt alignait ses troncs bruns qui n'avaient pas retenu la neige. Ailleurs, blanc, blanc, blanc.

Alors que le soleil tangentait l'horizon, le rose et le pourpre s'imposèrent. La neige semblait flamber. La couleur du ciel allait du jaune orangé à l'ouest au noir à l'est. Il aurait voulu être dans le poste de pilotage pour embrasser l'ensemble de ce lavis et savourer ces minutes. Ses souvenirs d'un tel panorama

dataient de près de trente ans, sur un chalutier de fer, quelque part loin au nord. Depuis, l'éclairage urbain lui avait toujours masqué l'arrivée de la nuit. Il sentait que ce spectacle était fait pour lui seul, pour l'aider à retisser les liens avec ce passé qu'il s'apprêtait à affronter.

La gloire des couleurs ne dura que quelques minutes, puis tout sombra dans le sépia, et enfin le noir prit possession de l'espace. Seule une lueur, sur la gauche de l'appareil, signalait leur destination.

— Mesdames et messieurs, nous allons prochainement atterrir à Mourmansk, veuillez regagner vos sièges...

En entendant l'annonce standardisée de l'hôtesse, Iouri perçut ce vieux serrement au niveau du plexus qu'il n'avait plus éprouvé depuis longtemps. Voilà. On y était. Plus d'échappatoire. Depuis qu'il avait pris la décision de revenir, quelques jours plus tôt, il avait évité de penser aux conséquences. En route, il s'était appliqué à se laisser bercer par l'irréalité de ces voyages longs-courriers : foules d'aéroports, queues, cafés insipides, films à la chaîne qui vous laissent comateux

et rendent indistinctes les heures du jour ou de la nuit. Il avait toujours comparé la position du voyageur intercontinental à une régression foetale. Ce qui, aujourd'hui, s'appliquait parfaitement à son cas.

En sortant de l'aéroport, il repéra le coin des « brouettes », les taxis clandestins, grâce aux hommes emmitouflés qui hélaient discrètement les voyageurs. Il avait largement de quoi se payer un vrai taxi mais eut pitié de ces types qui faisaient le planton dans la nuit, espérant quelques roubles.

— Business, Sir ? S'enquit le chauffeur.

Il avait dû repérer la qualité de la valise. La conversation était un passage obligé dans une brouette et un peu de sympathie pouvait rapporter un pourboire. Iouri répondit en russe.

— Oui, inspection de la sécurité de la Route du Nord.

Pourquoi mentait-il ? Parce qu'il était trop long ou trop douloureux d'expliquer qu'il arrivait d'Ithaca, État de New York, pour assister, vraisemblablement, à la mort de son père. Il aurait fallu raconter qu'il n'avait pas mis les pieds en Russie depuis 1994, vingt-trois ans

auparavant, et qu'il s'en était enfui en se jurant que c'était pour toujours.

La vieille Mercedes taillait la route, ses phares perçant à peine une purée de microcristaux de glace. Ils quittèrent la forêt, la neige devint noire. La poussière de charbon ! Iouri avait oublié que Mourmansk baignait dans son nuage de polluants, dont celui-ci n'était que le plus visible.

La ville surgit, déserte à cette heure. Il nota le nouveau pont sur la baie de Kola et le quartier neuf qui scintillait sur la berge opposée. Le chauffeur le déposa à l'hôtel Gubernskiy, non sans lui avoir laissé son portable pour une autre fois ou s'il cherchait un endroit pour s'amuser un peu.

Un passeport américain, même avec un patronyme dénonçant l'origine russe, faisait encore son petit effet à Mourmansk. On s'empressa de lui ouvrir une chambre fleurant le désinfectant, mais confortable : lit XXL, écran géant. Avec son couvre-pieds à fleurs et son tableau de chasse au cerf, il aurait pu se croire dans un recoin du Wisconsin ou de l'Alabama.

Il dîna rapidement dans une salle à manger d'un kitsch à pleurer où ne traînaient que trois hommes d'affaires silencieux, et s'abattit dans le grand fauteuil en simili-cuir de sa chambre. Il était temps de sortir de la léthargie du voyage.

\*

Parmi les centaines de mails qui encombraient tous les jours sa boîte de l'université, celui rédigé en russe avait attiré son attention. D'ordinaire, c'est l'anglais qui est utilisé pour les échanges scientifiques :

« Monsieur, j'espère ne pas me tromper d'adresse mail. Vous ne me connaissez pas, je suis Anatoli Grigoriévitch Soutine, j'habite dans le même immeuble que votre père à Mourmansk. C'est sa voisine d'en face, que vous connaissez bien, Irina Ivanovna, qui m'a chargé de vous retrouver. Sachant seulement que vous viviez aux États-Unis et étiez vraisemblablement ornithologue, j'avoue que j'ai eu quelque peine à vous localiser. Ce sont vos publications scientifiques qui m'ont mis sur la piste. Irina vous fait savoir que votre père est

hospitalisé pour un cancer du foie, visiblement en phase terminale. Elle ajoute qu'il mentionne souvent votre nom et semble impatient de vous revoir. Si vous le souhaitez, je peux lui faire passer un message en retour. Elle est devenue plutôt sourde et entend mal au téléphone.

Meilleures salutations. »

Louri était resté longtemps immobile devant l'écran. Il était tard et le laboratoire silencieux. Il ferma les yeux et revit comme hier la carrure de boxeur, les yeux bleu-gris et la grande bouche au sourire goguenard avec la lippe jaunie de nicotine : son père. Pourquoi, après ce qui s'était passé, pouvait-il être impatient de le revoir ? Le remords n'avait jamais été un mot de son vocabulaire. L'approche de la mort transforme-t-elle un homme à ce point ?

Il s'aperçut qu'il agitait nerveusement la jambe, un tic qu'il ne connaissait plus depuis son arrivée aux États-Unis. Il lui rappelait cette impuissance qui l'assaillait quand il devait supporter les colères paternelles. S'opposer ne servait qu'à allonger le sermon et pousser

son père dans des octaves supplémentaires de rage froide.

Il éteignit l'ordinateur. Son esprit vagabondait déjà à des milliers de kilomètres. Quand il sortit, le campus enténébré sentait l'automne. Un vent soutenu chuintait dans les arbres et il lui fallut vingt bonnes minutes pour rentrer chez lui à vélo. Dans l'espoir de maîtriser l'émotion qui le gagnait, il essaya de se concentrer sur la route mal éclairée, où il dérapait sur les amas de feuilles mortes. Il essayait de ne pas penser à ce message, mais savait déjà qu'à l'arrivée il allait pianoter sur son clavier pour chercher un billet d'avion.

Que craignait-il aujourd'hui d'un homme malade ?

À quarante-six ans, il avait passé exactement autant de temps en URSS qu'aux États-Unis, mais sa vraie patrie était ici, en Amérique. Pas seulement grâce au changement de passeport, mais surtout à cause de cette université, de ses recherches qui le passionnaient, de Stephan qu'il pouvait aimer sans honte, alors qu'il entendait des horreurs sur la traque des couples homosexuels en Russie ; bref, de

toute cette existence qu'il s'était construite, librement. Rien ne lui ferait désertier ce pays qui avait accueilli un thésard impécunieux et lui avait ouvert une voie royale.

À chaque esclandre avec son père, quand il tentait de décrire la vie qu'il rêvait de mener, il s'entendait répliquer qu'il n'était qu'un imbécile qui n'arriverait à rien. Aujourd'hui, il était arrivé : professeur dans la meilleure université de sa spécialité, avec un salaire confortable, une belle maison, un chalet à la montagne et tout ce qui sied au *way of life* américain. C'est lui qui avait eu raison. Tout ce qu'il entendait sur la vie en Russie, à travers les confidences de quelques expatriés de fraîche date, confortait ses choix.

Iouri resta de longues heures, toutes lumières éteintes. Il employait cette méthode quand il butait sur des questions professionnelles ou sur une publication délicate. Son esprit vagabondait au gré des lueurs des réverbères qui se frayaient un chemin entre les branches de la haie. Cette immobilité aiguësait sa concentration. Les soirs de vent, comme celui-là, la lumière dansait dans la pièce sombre. L'effet

en était hypnotique et ravivait les souvenirs. Il s'apercevait de l'ardeur avec laquelle il avait renié les vingt-trois premières années de sa vie. Jamais il n'avait voulu prendre ou envoyer de nouvelles. Au début, il craignait un chantage affectif de sa mère, ou les moqueries de son père, ensuite ce fut par facilité. La vie d'avant ne devait pas contaminer celle d'aujourd'hui, risquant de lui provoquer des angoisses ou des remords. Le mail de cet Anatoli venait contrarier sa ligne de conduite. C'était sans doute le signe que le temps était venu. Un homme peut-il refuser de répondre à l'appel d'un père malade ? N'y avait-il pas une paix à sceller ? Une main tendue qu'il se reprocherait de ne pas avoir saisie quand arriverait, à son tour, la fin de sa vie ?

\*

Comme il le faisait chez lui, Iouri n'alluma pas dans la chambre d'hôtel. La rue diffusait une lumière verdâtre, tamisée par le brouillard, qui se teintait de jaune au passage des voitures. À part les quelques bruits de chasse d'eau ou

de portes, tout semblait calme. Il avait gardé un autre souvenir de la ville et fut tout à coup impatient d'en arpenter les rues. Tant de choses étaient advenues, depuis vingt-trois ans et l'URSS de son enfance. Il repensait à l'appartement, aux glissades sur la neige noire, aux bateaux de son père... Il les revoyait tous, sauf un : le 305, ce navire dont le souvenir l'angoissait encore. Il pensa à sa mère, cette femme uniquement attachée à la vie matérielle, dont il aurait pu se remémorer chaque baiser, tant ils avaient été rares. Elle avait dû mourir, sinon la vieille Irina l'aurait évoquée. Depuis quand ? Nul n'avait alors cherché à le joindre. Elle était passée inaperçue dans sa mort comme dans sa vie.

Il finit par s'endormir dans le fauteuil. Les phares, de moins en moins fréquents, éclairaient son visage en lame de couteau, ce nez protubérant dont il avait tant honte étant enfant, le crâne aux mèches châtain qu'il ramenait vers l'avant pour cacher sa calvitie et la cicatrice toujours violacée à la tempe gauche. Relâchées par le sommeil, les poches sous les yeux semblaient plus creuses, adhérentes à l'os